

**UDA**  
2011 – 2012

# **Le monde en pages**

## **Le messenger d'Alger** de **José Carlos Llop**



**Animation de l'Atelier  
Daniel Simon  
Dossier  
Jean-Marie Delgrange**

## I. Coup d'œil sur la littérature espagnole<sup>1</sup>

*Bien que la plupart des critiques soulignent que José Carlos Llop représente une voix à part dans la littérature espagnole contemporaine, il peut être intéressant de le situer dans la littérature de son pays. L'article de l'encyclopédie Larousse est assez clair et concis pour être cité.*

Le sol de l'Espagne est un champ de bataille, sinon un creuset, de cultures et de langues diverses. Au Moyen Âge, le philosophe arabe Averroès et le théologien juif Maïmonide sont tout aussi espagnols que l'auteur du *Poème de mon Cid*. Et, aujourd'hui, la littérature de langue catalane représente encore une sensibilité et une expression originales face à l'Espagne castillane et centralisatrice.

### Cultures croisées

À l'origine, la poésie espagnole d'expression arabe pénétra le domaine du provençal et influença la théorie de la « fin amor ». Les premiers vers lyriques espagnols (chansons *mozarabes*) apparaissent, au milieu du XI<sup>e</sup> siècle. Le XII<sup>e</sup> siècle voit la littérature hispano-arabe et hispano-hébraïque céder devant une poésie épique d'expression castillane, empruntant ses formes à la chanson de geste française et ses thèmes non seulement à l'histoire mais à l'actualité espagnoles. Dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, le roi Alphonse X rassemble les meilleurs savants (tant musulmans et juifs que chrétiens) pour dresser, en castillan, l'inventaire des connaissances historiques et scientifiques de son temps. Mais il écrit ses *Cantiques de sainte Marie* en galicien. On retrouve le même art composite au siècle suivant dans le *Livre de bon amour* de Juan Ruiz. Le thème lancinant de la fin du Moyen Âge, celui de la « Fortune », nourrit la méditation chrétienne de Juan de Mena, tandis que l'influence de l'Italie est partout présente dans le lyrisme affecté des grands seigneurs lettrés comme les marquis de Villena ou de Santillana.

### Nouvel espace, littérature nouvelle

L'évolution de l'élite intellectuelle est cependant plus sensible dans l'élaboration continue que Fernando de Rojas fait subir à sa fameuse *Célestine* (1499) : cette « acción en prosa » passe d'un à vingt et un actes et du comique farcesque à l'analyse psychologique de la passion et à la peinture réaliste d'un monde quotidien loin de l'idéal amoureux et chevaleresque. C'est que l'Espagne de Christophe Colomb, de Charles Quint et d'Ignace de Loyola prend conscience d'elle-même. Le *Romancero* devient le conservatoire des caractéristiques nationales : noblesse, galanterie, mais aussi forfanterie et ostentation. Aux chevaliers errants ont succédé les conquistadores. Mais la conquête s'achève en exploitation, et l'empire entreprend de durer non par l'action héroïque mais par la bureaucratie. La littérature enregistre le reflux et entreprend un bilan : la subtilité des intrigues de cour suscite l'utopie pastorale (Garcilaso de la Vega, Montemayor) ; la violence et la rapacité d'un monde suspendu à l'arrivée des galions de la flotte des Indes créent une aspiration nouvelle vers le royaume qui n'est pas de ce monde (Luis de León, Thérèse d'Ávila, Jean de la Croix).

### Le Siècle d'or

L'Espagne aura eu le génie de donner à ses interrogations particulières des réponses universelles. Ployant sous le poids de son rôle mondial, elle jette un regard sans complaisance sur sa société instable où les traditions féodales se dissolvent lentement dans les pratiques mercantiles. Le héros *picaresque*, du *Lazarillo de Tormes* (1554) au *Buscón* (1626) de Quevedo, tracer l'épopée parodique de ces conquérants : d'échec en échec, ils s'attachent davantage à l'observation des

---

<sup>1</sup> On pourra se reporter aussi au dossier consacré à Enrique VILA-MATAS en novembre 2009

règles de l'immoralité qui doit leur permettre de réussir dans un monde truqué. Le roman moderne naît avec le *Don Quichotte* (1605-1615) de Cervantès : les préférences des lettrés vont toutefois aux récits allégoriques de Baltasar Gracián. La littérature espagnole mêle et oppose deux publics (la société de cour cultivée, le peuple des villes) et deux inspirations (profane et sacrée). Nulle part ce mélange n'est plus sensible qu'au théâtre (Tirso de Molina, Lope de Vega, Guillén de Castro, Calderón). La palme de la virtuosité revient à Góngora dont les raffinements de pensée et les arabesques stylistiques font du langage le sujet privilégié du poème.

## Révisions et imitations

L'examen de conscience de l'Espagne se poursuit d'abord avec une remarquable lucidité, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'entreprise critique du bénédictin Feijoo provoque la désaffection pour les genres populaires, et l'imagination et la mémoire se dessèchent dans une littérature moralisante au service de l'idéologie bourgeoise. À la suite de Gaspar Melchor de Jovellanos, l'Espagne « éclairée » s'ouvre aux influences anglaise et française (Leandro Fernández de Moratín, José Cadalso, Juan Meléndez Valdés). Juan Pablo Forner tentera une réhabilitation de la langue et de la littérature espagnoles. La Restauration, après les guerres napoléoniennes, placera l'Espagne à l'écart de l'Europe. Le romantisme aura du mal à trouver un visage national (José de Espronceda, Ángel Saavedra, José Zorrilla), entre un orientalisme hispano-mauresque et les réactions à une modernité mal perçue. Le *costumbrismo* nourrit les articles acerbes de Mariano José de Larra, véritable créateur de la prose moderne. Les influences combinées de Walter Scott, de Balzac et de George Sand mèneront, à travers un type de récit historique moralisateur ou philosophique (Fernán Caballero, Alarcón), au roman psychologique et régionaliste (José María de Pereda, Juan Valera), puis au roman réaliste (Emilia Pardo Bazán, Pérez Galdós). Rubén Darío, poète nicaraguayen et chantre de la civilisation hispanique, aura une influence décisive sur le lyrisme espagnol de la fin du siècle.

## Incertitudes et recherches

Les crises internes de la monarchie, la perte de l'empire colonial conduisent nombre d'Espagnols à s'interroger et à réfléchir, bien avant la date fameuse de 1898 (Ángel Ganivet, Miguel de Unamuno). Les écrivains rêvent d'une Espagne idéale qu'ils recherchent dans le passé, dans le paysage austère de la Castille et dans les œuvres des vieux auteurs. À l'influence française s'ajoutent celles des philosophes allemands et des romanciers russes ou anglo-saxons. Valle-Inclán, Pío Baroja, Pérez de Ayala ou Azorín rajeunissent la prose espagnole. Mais Ortega y Gasset impose le genre de l'essai au détriment du roman, même lorsqu'il est à thèse et qu'avec Blasco Ibáñez il jouit d'une résonance internationale.

Le XX<sup>e</sup> siècle sera cependant d'abord le siècle de la poésie. Si le surréalisme espagnol s'est montré vivace à l'étranger à travers ses peintres (Picasso, Dalí, Miró) et ses cinéastes (Buñuel), le groupe catalan (Foix, Montanya, Cirlot) et celui des Canaries (Westerdahl, Espinosa, Pérez-Mínik) ont joué leur rôle dans le renouveau du lyrisme illustré par Antonio Machado et García Lorca. Le symboliste Juan Ramón Jiménez s'impose comme le maître de la « génération de 1927 » (Gerardo Diego, Pedro Salinas, Rafael Alberti, Jorge Guillén). Cependant la guerre civile (1936-1939) clôt une époque d'effervescence et les lettres de la Péninsule se laisseront distancer, sous le régime franquiste, par les littératures d'Amérique latine.

## La guerre d'Espagne

Dès le début du conflit, en 1936, une grande majorité d'écrivains proclamèrent leur fidélité à la République et c'est dans leur camp que l'activité littéraire fut la plus intense, comme le montrent les très nombreux périodiques et organes d'unités militaires ou de formations politiques et syndicales, dans lesquels furent publiées des poésies de guerre, parfois dues à des inconnus, surtout des *romances*, genre qui connut alors un essor remarquable. Plusieurs expériences de renouvellement du répertoire dramatique furent engagées, sans parler du théâtre aux armées, ou « d'urgence », traitant des thèmes d'actualité. Plusieurs écrivains firent alors sous l'uniforme républicain leurs débuts en littérature (Ramón de Garcíasol, Leopoldo de Luis, A. Buero Vallejo, etc.). Antonio Machado publia des poésies et de nombreux articles sur la situation politique

espagnole et d'autres, prophétiques, sur le destin de l'Europe. Federico García Lorca, assassiné à Grenade en juillet 1936, fut la première victime de marque de la guerre. En 1942, Miguel Hernández mourait dans la prison d'Alicante. À la fin de la guerre, nombre d'écrivains de Max Aub à Luis Cernuda se résignèrent à l'exil (sauf Vicente Aleixandre, retenu par la maladie à Madrid, où il fut réduit au silence pendant plusieurs années) ; certains se réfugièrent en France (Machado mourut à Collioure en février 1939 ; Max Aub connut les camps de l'Ariège et du Sud algérien) puis se dispersèrent, quand éclata la Seconde Guerre mondiale, dans divers pays d'Amérique latine (surtout au Chili, au Mexique et en Argentine) ou aux États-Unis. Une fois de plus, comme en 1823 lors du rétablissement de la monarchie absolue, l'Espagne se retrouva en 1939 privée de son élite intellectuelle, et sa littérature, que faisaient rayonner les exilés hors de leur pays, sombra à l'intérieur de ses frontières dans une médiocrité aggravée par une censure pesante. Il fallut attendre les années 1950 pour voir une renaissance de la poésie et du roman espagnols. Les souvenirs ou l'image de la guerre d'Espagne devaient peser lourdement sur les générations suivantes (de José Camilo Cela qui portera le premier témoignage sur le « ténébrisme » à Ana María Matute et Juan Goytisolo) et marquer, dans des perspectives différentes, l'expérience et la création de nombreux écrivains étrangers (de Malraux à Roy Campbell, en passant par Orwell et Hemingway).

## Renouveau

Le prix Nobel en 1977 a consacré en Vicente Aleixandre le chantre des valeurs fondamentales, mais le nouveau besoin de communication et de sympathie humaine s'exprime chez Blas de Otero, Gabriel Celaya, Eugenio de Nora, Victoriano Cremer. Si Ramón de Garciasol se veut disciple de Machado et si José García Nieto retrouve une inspiration néoclassique, d'autres mêlent à un amour passionné de leur pays un plus grand souci de recherches formelles (José Hierro, Ángel Crespo, José Agustín Goytisolo, Carlos Barral, José Ángel Valente). Tantôt intimiste et attachée au thème de l'amour, tantôt témoignant de préoccupations sociales (Félix Grande), ou stylistiques (Claudio Rodríguez), la poésie de la nouvelle génération révèle la reconquête des valeurs de l'imagination et de la sensualité.

Quant au roman, d'abord confirmé dans son orientation traditionnellement réaliste (Arturo Barea, Juan Antonio de Zunzunegui, Ramón J. Sender), il se consacre bientôt à l'évocation de la guerre civile et de ses conséquences sociales (Ricardo Fernández de la Reguera, José María Gironella, Miguel Delibes, Ana María Matute, Luis Martín Santos). Mais la génération suivante est formée d'écrivains qui n'ont gardé de la guerre que de lointains souvenirs ; aussi, le nouveau roman espagnol est-il souvent nourri de réminiscences enfantines ayant la guerre pour contexte. C'est surtout la société actuelle que prennent à partie Sánchez Ferlosio (*les Eaux du Jarama*, 1955), Elena Quiroga (*Vent du nord*, 1950), Ignacio Aldecoa (*Grand Soleil*, 1957), Juan Marsé (*Lieutenant Bravo*, 1987), Antonio Ferrer (*Huit, sept, six*, 1972), Francisco Umbral (*Mortel et rose*, 1975). Avec Juan Goytisolo, cette « génération du demi-siècle » se montre d'ailleurs très soucieuse de nouveaux modes d'expression, provoquant le renouvellement d'un Cela, d'une Ana María Matute ou les visions fantastiques d'Arrabal.

Le théâtre se montre, lui, plus animé de préoccupations sociales avec Antonio Buero Vallejo, Lauro Olmo, Alfonso Sastre, Francisco Ors Jarrin (*Vent d'Europe*, 1986) et, surtout, Antonio Gala qui donne avec *Séneca* (1987) une réflexion sur le pouvoir et la moralité. En quelques années, la littérature espagnole est passée d'« un vieil espoir » à l'expression protéiforme d'une nouvelle sensibilité collective. Les écrivains d'aujourd'hui expérimentent avec frénésie les voies nouvelles de ce qu'ils nomment la *fiction*, explorant méticuleusement le langage. Ainsi il n'est pas rare que les poètes se convertissent au plaisir narratif, de Félix de Azua (Mansourah, 1984) à Vasquez Montalban (*le Pianiste*, 1985), inventeur du célèbre détective privé Pepe Carvahlo en 1974. Les figures emblématiques de ce foisonnement de l'écriture sont, entre autres, Julian Rios (*Larve*, 1983), Juan José Millas (*Articotes*, 2001), Alvaro Pombo (*la Quadrature du cercle*, 1999), Javier Marias (*Un cœur si blanc*, 1997) et Alejandro Gandara (*les Premières Paroles de la création*, 1998), Almudena Grandes (*Atlas de géographie humaine*, 1998). La littérature espagnole contemporaine, si elle retrouve la terre ferme du réel, n'entend pas pour autant revenir en arrière : riche de talents et de promesses, elle se diffuse en Europe avec fracas et brio.

<http://www.larousse.fr/encyclopedie/litterature/Espagne/173167>

Une présentation plus détaillée : il s'agit d'une reprise sur un site espagnol de l'article de l'encyclopédie *Encarta* aujourd'hui disparue :

<http://espaprender.free.fr/spip/spip.php?article2454>

## II. José Carlos Llop



### Éléments de biographie

Né à Palma de Majorque en 1956. Vivant toujours à Palma de Majorque, Llop publie ses premiers poèmes en 1974, à 18 ans. Dans le premier des quatre volumes de son *Journal*, il explique qu'il a commencé à écrire lorsque ses parents ont vendu la maison de ses grands-parents où José avait été heureux et où il avait entendu son grand-père dire qu'être écrivain était une des meilleures choses qui puissent exister. Depuis, Llop a écrit de la poésie - sept recueils rassemblés en un seul volume *'Poesía (1974-2002)'* et un recueil en catalan *'Quartet'* (2002) ; quatre volumes de journaux dont les trois premiers ont été réunis sous le titre *'Diarios'* (2000) ; deux recueils de nouvelles *'Pasaporte diplomático'* (1991) et *'La novela del siglo'* (1999) ; trois recueils d'essais ; d'innombrables articles dans la presse locale et nationale. Il est également l'auteur de quatre romans: *'El informe Stein'* (1995), *'La cámara de ámbar'* (1996), le troisième *'Háblame del tercer hombre'* (2001) est le premier à être traduit en français, *'Parle-moi du troisième homme'*, (2005), le dernier *'El mensajero de Argel'* (2004) *'Le Messenger d'Alger'* vient de sortir en France. Son dernier recueil de poésie *'La Dádiva'* est sorti en 2005. Llop cherche plus à créer des atmosphères qui parlent d'un monde qui fut, à laisser des empreintes, à évoquer des idées qu'à construire des histoires. Ses personnages, fracassés par la vie, sont plutôt fantasmagoriques et ses trames tournent autour d'un secret ; tout ceci dans un style très lyrique.

# Bibliographie

## Oeuvres traduites en français

*Le Messager d'Alger*, (trad. Edmond Raillard), éd. Jacqueline Chamon, 2006, 200 p.  
*Le Rapport Stein*, (trad. Edmond Raillard), éd. Jacqueline Chamon, 2008, 100 p.  
*Paris : suite 1940*, (trad. Edmond Raillard), éd. Jacqueline Chamon, 2010, 185 p.  
*La ville d'ambre*, (Edmond Raillard), éd. Actes Sud, 2011, 172 p.

## Oeuvres en espagnol

Une très petite partie de l'œuvre est traduite en français. Mais la bibliographie en espagnol est beaucoup plus vaste. Pour qui lit l'espagnol, tous les liens sont clicables :

[Cuando acaba septiembre](#) 2011   
[En la ciudad sumergida](#) 2010   
[La avenida de la luz](#) 2007   
[La escafandra](#) 2006   
[El mensajero de Argel](#) 2005   
[La dadora](#) 2004  
[Poesía](#) 2002   
[Háblame del tercer hombre](#) 2001 (2011)   
[La oración de Mr. Hyde](#) 2001   
[Diarios](#) 2000   
[El informe Stein](#) 2000   
[En el hangar vacío](#) 1995  
[Islas](#) 1993  
[La ciudad invisible](#) 1991  
[La tumba etrusca](#) 1991  
[Pasaporte Diplomático](#) 1991  
[La estación inmóvil](#) 1990  
[La naturaleza de las cosas](#) 1988  
[Drakul-lettre](#) 1983

## Une parenté spirituelle avec Patrick Modiano?

On cite souvent Modiano pour décrire l'univers de José Carlos Llop. Comme l'auteur de *La place de l'Etoile*, le romancier majorquin s'attache, livre après livre, à traquer des souvenirs floutés par le temps, à scruter des photos sépia, des vieux autographes. Il exhume des mondes perdus, celui de l'adolescence dans le *Rapport Stein*, celui de l'Espagne franquiste ou de Paris sous l'Occupation, dans *Le messager d'Alger* et dans *Paris : suite 1940*.

<http://www.myboox.fr/livre/le-messager-d-alger-118550.html>

Il y a, bien sûr, du Modiano chez l'homme de Majorque qui revendique cette influence majeure. Il n'est pas innocent que dans son dernier roman publié en Espagne, *Paris, Suite 1940*, un chapitre soit intitulé « Suite Modiano ». L'étrange, l'onirique règnent dans ces pages où la décadence du passé vient ronger les heures présentes. Llop n'a pas son pareil pour installer une ambiance



délétère, un climat d'angoisse diffuse. Comme dans ses deux précédents ouvrages, son style est simple, sa langue fluide et poétique, épurée, son sens de l'ellipse, redoutable, le tout magnifiquement rendu par son traducteur habituel, Edmond Raillard. La critique espagnole a comparé *Le Rapport Stein* au *Grand Meaulnes* et aux *Désarrois* de l'élève Törless. C'est flatteur. Au lecteur français d'assurer à José Carlos Llop, également poète de qualité, la notoriété qu'il mérite.

<http://www.lefigaro.fr/livres/2008/02/28/03005-20080228ARTFIG00559-les-desarrois-de-l-eleve-ridorsa.php>

*L'auteur lui-même s'en explique : voir page 16 de ce dossier*

### III. Le messenger d'Alger

*Sous un mince volume, l'œuvre est complexe. Il m'a paru intéressant de citer largement les recensions et critiques avec leurs approches et insistances souvent différentes.*

#### La recherche du temps épuisé

Cela aurait pu s'appeler "à la recherche du temps épuisé". Le dernier roman de José Carlos Llop reprend un thème largement développé par la littérature: la quête familiale. Mais méfions-nous de ce récit qui cache bien son jeu. Exactement comme ce mystérieux *Messenger d'Alger* que le protagoniste, croise au détour d'une interview, et dans lequel il reconnaît le visage d'un passé qui l'obsède. Carlos Orfila Klein habite la mort autant qu'elle l'habite, au point d'en faire son métier. Il est "interviewer de vieillards" et anime une émission intitulée *La morgue*. Et lorsqu'il ne hante pas les souvenirs des autres, ce sont les siens qui resurgissent. Dans un monde en décomposition, avec l'incertitude du présent en toile de fond, il tente de reconstituer une mémoire fragmentée et douloureuse. *Le Messenger d'Alger* est ce dénominateur commun, entre des parents disparus trop tôt, dévorés par la fièvre des années hippies, et un grand-père, médecin de renom, aux côtés duquel il a grandi sans jamais vraiment le connaître. Le lourd secret de famille est un puzzle dont les pièces sont disséminées à travers le récit. Sa reconstitution tortueuse dépasse le simple drame individuel pour se transformer en une véritable critique sociale. La mémoire grignotée d'Orfila est l'allégorie d'une Europe amnésique qui peine à se regarder en face. A travers les réminiscences du personnage, c'est l'histoire qui se dessine. Celle de la collaboration durant la Seconde Guerre mondiale, du franquisme, dont le grand-père en est la figure. C'est aussi celle de la fin des utopies qu'incarne ce père, devenu vieux et enfin retrouvé à Paris. Un roman étrange, au rythme lent, parfois fastidieux. Un roman qui piétine et qui ressasse. Un roman où rien n'est finalement ce qu'il semble être.

par Monia Zergane - site [Evène](http://www.evene.fr/livres/livre/jose-carlos-llop-le-messenger-d-alger-21420.php) <http://www.evene.fr/livres/livre/jose-carlos-llop-le-messenger-d-alger-21420.php>

#### La quête du père

La quête du père est un thème tellement fréquent dans la littérature occidentale contemporaine qu'il faut y ajouter autre chose pour convaincre de devenir le lecteur de ce roman. Ce pourrait être la recherche de la mère, puisque le narrateur à été, dans ses jeunes années, abandonné en peu

de temps par ses deux parents et recueilli par ses grands-parents. Ces derniers, aujourd'hui décédés, et particulièrement la figure du grand-père, le Dr Klein, provoquent aussi, et depuis longtemps, la curiosité du petit-fils.

Le narrateur, Carlos Orfila Klein, anime "la morgue", une émission de radio hebdomadaire où sont interviewés des gens âgés. Tout à son obsession de retrouver les traces du passé familial, il trouve parfois de l'aide grâce à son émission. Mais aussi des fausses pistes. Il ne s'ensuit pas une sorte de "Perdu de vue" dans un climat d'euphorie, mais au contraire une lente recherche dans une atmosphère tendue qui s'apparente à celle d'un thriller. En effet, l'action se passe dans une ville pratiquement en état de siège. Les attentats se multiplient. La flotte de l'Alliance croise au large. Les hélicoptères de la police patrouillent jour et nuit. Pourtant dans cette ville de bord de mer la vie mondaine continue, particulièrement l'animation des noctambules de la Zone 4.

Qui est ce "Messager d'Alger" ? Le titre s'explique par la figure mystérieuse de Jorge Baker, sorte de vieil antiquaire — mais c'est une "couverture" de sa véritable activité — qui a bien (trop bien ?) connu la mère et le grand-père du narrateur et comme eux, il est passé par l'Algérie encore coloniale. Dans son "Bazar Buenos Aires", de bien curieux objets titillent la curiosité du narrateur. Comme les œuvres de Modiano, mais avec une écriture très différente, toujours rapide et précise, le roman de J.C. Llop explore la mémoire des années de la Seconde guerre mondiale, en incluant la guerre d'Espagne et la collaboration profitable avec le IIIe Reich. Né aux Baléares en 1956, l'auteur est semble-t-il fasciné par le souvenir du franquisme. Il s'inscrit ainsi dans le courant de la littérature espagnole concerné par la période de la guerre civile et de ses lendemains (Trapiello, Marsé, Cercas...)

D'autres rencontres de personnages pittoresques, exotiques, d'autres confidences, permettent au narrateur de dessiner un portrait de ses parents dans leur période hippie, quand ils tenaient le bar "Aquarius" Et le souvenir musical de cette époque est particulièrement abondant : the Animals, Lou Reed, Pink Floyd, etc. Outre la couverture trompeuse, on peut néanmoins regretter la brièveté de ce roman à la chute fort singulière, à la mesure du détour préhistorique de l'incipit. Finalement, la force de ce livre est faite de mystères suggérés, d'intrigues mal élucidées : la "vérité" n'en sort pas toute nue ; elle reste partiellement voilée, encore plus désirable. Que s'est-il vraiment passé derrière les volets désormais clos du 23, rue du Bosphore ?

<http://wodka.over-blog.com/article-31438459.html>

## Quand le passé s'installe dans la mémoire

Un homme dans la quarantaine habite une ville de la Méditerranée. Son travail consiste à animer une émission de radio dans laquelle il s'entretient avec des personnes très âgées afin de leur faire raconter leurs souvenirs. Notre homme est plutôt du genre solitaire et paumé. Obsédé par le passé, il décide de faire un genre d'enquête afin de savoir ce que sont devenus son père et sa mère, un couple de hippies vivant en commune qui l'ont confié à la garde de ses grands-parents maternels lorsqu'il était encore gosse. Du coup, il remonte d'une génération pour découvrir qui était vraiment son grand-père le célèbre et riche docteur Klein. Il tente de se rappeler le plus de faits possible sur son enfance et un mystérieux personnage apparaît en la personne du « messager d'Alger », un inconnu dont les visites régulières à sa grand-mère pour lui apporter chaque fois une mystérieuse enveloppe demeurent pour lui une énigme. D'ailleurs, des recoins obscurs, ce n'est pas ce qui manque dans la vie de sa famille.

Une histoire complexe difficile parfois à suivre tellement les allusions et les explications demeurent évasives et floues pour le lecteur ce qui devient parfois très agaçant car je déteste ne pas comprendre ou comprendre seulement la moitié du propos. Il faut bien suivre le récit pour arriver à débrouiller tout ce fatras, cette accumulation de souvenirs d'un monde révolu qui rêvait



de justice sociale, d'amour et de paix, un monde dominé par la drogue et la musique. Car des références musicales, il en pleut dans ce livre ainsi que littéraires. Le père de notre héros se voulait écrivain et poète mais n'a jamais terminé aucune de ses œuvres. Le seul héritage qu'il laissera à son fils sera sa bibliothèque contenue dans quelques boîtes et retrouvée chez un étrange libraire qui semble avoir bien connu sa mère. Quant à sa mère, c'était une artiste à ses heures et Carlos retrouvera justement chez ce libraire une de ses œuvres fabriquée vingt-cinq ans auparavant.

J'ai un peu de mal avec les écrivains espagnols. Je trouve leur style souvent surchargé et confus. C'est un style qui a tendance à me déplaire mais pourtant, le récit est intéressant et il me tardait de découvrir la vérité en compagnie de Carlos, vérité qui se révélera assez difficile à supporter d'ailleurs pour lui. C'est un livre qui a exercé sur moi une sorte d'envoûtement, de fascination. Cette quête du passé ne m'a pas laissée indifférente loin de là. La révélation du passé, aussi dure soit-elle, aide-t-elle à vivre le présent et à mieux le comprendre ? Jusqu'où la redoutable influence du docteur Klein s'est-elle immiscée dans la vie des parents de Carlos ? Une lecture troublante qui plaira aux nostalgiques.

« Je ne dors pas quand je reste très tard à lire ou à écouter de la musique, et pas davantage quand je ne le fais pas. Je ne dors pas quand il fait froid et le froid s'agrippe à mes vieux muscles comme un parasite malin et je n'arrive pas à dormir en été, avec les fenêtres ouvertes et le bruit des sirènes et des hélicoptères remplissant ma maison de leur vacarme. Je ne dors pas quand j'entends dans la rue une phrase qui m'inquiète, parce que je pressens que derrière cette phrase se cache le malheur. Je ne dors pas quand j'essaie de me rappeler quelque chose de mon propre passé qui m'échappe, ni quand le passé s'installe dans ma mémoire comme s'il ne devait jamais me quitter »

<http://critiqueslibres.com/i.php/vcrit/28429>

## Les mensonges de la mémoire

Dans son émission de radio intitulée La morgue, Carlos Orfila Klein s'entretient avec des vieillards. Il rêve d'être « l'archiviste de leurs souvenirs ». Et qu'importe si le taux d'audience faiblit de jour en jour, son objectif est de conserver les traces d'un monde en voie de disparition. En plongeant dans la mémoire des autres, le journaliste espère retrouver celle de sa famille déchiquetée. Il veut dissiper le mystère imposé par son grand-père, le docteur Klein, dont la fortune augmenta considérablement durant la Seconde Guerre mondiale grâce à des amis bien placés. Le silence est tout aussi épais autour de son père, beau gosse au physique de rocker, disparu dans un parfum de chanvre et de rêveries hippies. Comme son narrateur, l'écrivain espagnol José Carlos Llop est un obsédé : il veut décadénasser les portes du franquisme, décrypter les folles années de la Movida qui cherchaient l'oubli dans les premiers éclats de la liberté. Il a bien compris que seules les choses mortes restent fixes dans un monde définitivement instable. Le Messenger d'Alger est à la fois un polar ancré dans les secrets de famille et un roman politique fondé sur le mensonge et le désenchantement. Tout le monde trompe tout le monde dans ce récit vertigineux, à commencer par l'écrivain qui joue avec le temps comme avec un punching-ball. Entre accélérations brutales, descriptions placides et dialogues délirants, Llop s'amuse à changer de rythme et plonge le lecteur dans un cercle vicieux et magique, dont il ne veut surtout pas ressortir.

Christine Ferniot Telerama n° 2955 - 02 septembre 2006

## A l'ombre de l'Espagne franquiste

*De drôles d'effluves émanent de ce roman, à la fois léger et plein de tourments.  
Inoubliable!*

Les romans de José Carlos Llop relèvent de la magie pure. L'Espagnol, dont on sait juste qu'il a vu le jour à Palma de Majorque au mitan des années 1950 et qu'il a publié six recueils de poésie, nous avait déjà passablement éblouis l'année dernière avec Parle-moi du troisième homme. Llop s'y distinguait avec un sens inouï des ambiances, un art de la suggestion et une prose à la fois légère et poétique. Le revoici avec ce splendide et vapoureux *Messager d'Alger* qui vous happe d'entrée et qui se révèle impossible à oublier une fois refermé. Carlos Orfila Klein, son héros, habite un quartier d'Europe qui pourrait se trouver dans n'importe quelle ville maritime d'Asie, d'Amérique du Sud ou même d'Afrique. Un quartier dans lequel, «lorsque la nuit tombe, on se croirait en plein jour et qui en plein soleil semble être plongé dans la nuit». Sa rue grouille de mafieux russes déambulant dans des voitures de sport flambant neuves et arborant des bagues «épouvantablement voyantes et des cravates aux couleurs criardes».

Titulaire d'une licence d'histoire, auteur d'un mémoire sur l'esthète Charles de Besteigui, «fin de race qui s'obstinait à reconstruire des atmosphères perdues qu'il décorait comme des objets trouvés», ce quadragénaire évolue dans un univers flottant. Séparé de sa femme, sans enfants, il anime une émission de radio de faible audience, *La Morgue*, où il donne la parole à des gens ayant vécu dans un monde qui n'existe plus. Sur le sujet, Orfila en connaît un rayon. Il n'a jamais oublié le paradis dans lequel il a grandi, entre un père qui ressemblait à un chanteur de rock et une mère qui fabriquait des boîtes pour enfermer ses rêves. Inventeur d'un sérum «dont les propriétés toniques prolongeaient la jeunesse de quiconque se l'injectait régulièrement», son grand-père l'emmenait avec lui pour des retraites estivales à la Villa de la Colonie sur la côte nord-ouest...

De drôles d'ombres rôdent dans ces pages peuplées de fantômes, de secrets, de tourments. José Carlos Llop et son narrateur savent que le passé n'épargne personne, que Peter Pan n'existe pas, que la vie est une succession de pertes et de trouvailles. Envoûtant avec ses effluves d'éther et de haschisch, *Le messager d'Alger* fait partie de ces livres que l'on ne prêtera pas mais que l'on offrira à ceux et celles que l'on aime vraiment.

Par Alexandre Fillon (Lire), publié le 01/09/2006

[http://www.lexpress.fr/culture/livre/le-messager-d-alger\\_811487.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/le-messager-d-alger_811487.html)

## Pour une poignée de pesetas

Né à Palma en 1956, José Carlos Llop y vit toujours et accepte volontiers d'interrompre ses vacances aoutiennes à Valdemossa pour nous recevoir chez lui, dans son bureau, un vrai bureau d'intellectuel avec ses murs tapissés de livres. Venu à l'écriture par la poésie et devenu écrivain après avoir interrompu ses études de droit à l'université de Barcelone, ce fils d'un lieutenant d'artillerie, issu de la bourgeoisie majorquine, est d'une amabilité extrême. Sincère aussi quand il se réjouit de l'intérêt de la presse française pour ses écrits. Normal. Car après *Parle-moi du troisième homme*, applaudi de toutes parts et récompensé par un formidable bouche-à-oreille, son deuxième roman à paraître dans l'Hexagone, *Le Messager d'Alger*, témoigne à nouveau de son talent à créer une atmosphère intrigante, à la fois envoûtante et insaisissable. Avec toujours en toile de fond le spectre de la guerre civile espagnole.

Recomposer la mémoire de la famille

Mais cette fois la magie opère plus encore. Sans doute parce que le narrateur du livre, Carlos Orfila Klein, nous entraîne irrésistiblement dans une quête sinueuse qui tient à la fois du polar et de l'errance identitaire, mêlant illusions et réalité, souvenirs et fantasmes. Séparé de sa femme, sans enfants, Carlos a 42 ans et réside dans un quartier de la vieille Europe, qui pourrait se trouver dans n'importe quelle ville maritime d'Asie, d'Amérique du Sud ou même d'Afrique. « Un quartier qui me ressemble, moi qui ne sais pas d'où je suis », dit-il. Ce qui explique son obstination à animer une émission radiophonique à l'audience dérisoire, baptisée « La morgue », où il interviewe des « vieillards », « des gens qui ont vécu dans un monde qui n'existe plus ». Carlos cherche en effet à sauvegarder ce monde-là afin de recomposer la mémoire de sa famille dissoute. Or voilà que s'invite à son émission un certain Jorge Baker qui lui rappelle « le messager d'Alger » : ainsi sa grand-mère désignait-elle l'homme qui lui rendait visite deux fois par an jusqu'à la fin des années 1970 et lui remettait invariablement une enveloppe...

Invariablement aussi, elle lui demandait : « Toujours le même numéro de compte ? » Pourquoi ? Pourquoi le grand-père, le docteur Felipe Klein, était-il toujours absent lors de ces visites ? Pourquoi ce dernier a-t-il soudainement fait fortune pendant la Seconde Guerre mondiale ? Quels services inavouables a-t-il rendu au régime franquiste pendant son séjour en France occupée ? Mystère. Carlos mène l'enquête, harcèle ses souvenirs, convoque ceux de témoins incertains. D'autant qu'il veut également retrouver la trace de son propre père, ce beau jeune homme, grand consommateur de haschich, disparu dans la déroute du mouvement hippie. Sûr que la réapparition de l'énigmatique Jorge Baker est la clef de bien des secrets...

Il y a quelque chose de « modianesque » dans ce livre subtil de José Carlos Llop, dans sa façon de jouer avec le temps et les mensonges, d'égarer le lecteur dans un labyrinthe où chaque personnage indique une issue trompeuse. Attention, dit aussi *Le Messager d'Alger*, la perte de la mémoire menace notre civilisation rongée par un nihilisme grandissant. « La maladie d'Alzheimer est une métaphore de ce XXI<sup>e</sup> siècle dans lequel nous sommes entrés le 11 septembre 2001 », renchérit José Carlos Llop. « La mémoire est la pierre angulaire de la littérature et de la société. » Dont acte, avec ce roman peuplé de fantômes qui ferraille contre l'oubli.

[http://www.lefigaro.fr/livres/2006/10/12/03005-20061012ARTFIG90156-pour\\_une\\_poignee\\_de\\_pesetas.php](http://www.lefigaro.fr/livres/2006/10/12/03005-20061012ARTFIG90156-pour_une_poignee_de_pesetas.php)

## IV. Deux interviews

### La mémoire et l'amer

Poète qui écrit des romans, le Mallorquais José Carlos Llop crée des univers étranges, oniriques où l'enfance, vaste territoire mémoriel, est l'enjeu d'une quête de repères et d'identité. Rencontre avec un insulaire au regard aiguisé sur le vaste monde.

*Parle-moi du troisième homme*, le premier roman de Llop traduit en français, se jouait des genres. À la fois roman d'aventures, d'espionnage, de guerre, d'amour, ponctué d'humour et de fantastique, il rendait hommage au cinéma des années 50 et séduisait par ses contrastes, ses mystères, ses broderies chatoyantes. *Le Messager d'Alger*, peut-être plus sobre, plus ramassé, est rythmé par l'univers musical des années 70 avec ses distorsions de guitares, ses chansons pleines d'espoir et de changement, ses petites fumées et ses expériences hallucinogènes.

Deux romans fort différents, donc. En les agençant différemment, on pourrait même arriver à en composer un troisième. Pour Llop, écrire, est d'abord une aventure poétique et il aime à jouer avec les images, s'y brûler, inventer des pistes improbables, revenir dans le passé, l'analyser à l'aune du présent. Il y a chez lui une très grande liberté narrative. Liberté si grande que les deux romans ont été écrits presque simultanément. Si *Parle-moi...* évoquait des souvenirs d'enfance baignés de militarisme et de raideur franquiste, mais aussi d'émerveillement devant la beauté et la complexité du monde, *Le Messenger...* raconte le travail de mémoire d'un quadragénaire, abandonné enfant par ses parents hippies. Mémoire à laquelle Carlos Orfila Klein voue sa vie. Animateur-radio, il recueille dans son émission " La Morgue " (sic) les témoignages de petits vieux. *" J'ai la sensation d'être un homme qui écrit une étrange encyclopédie d'archéologie et de choses mortes tandis que le monde change autour de lui. Un homme qui fixe la vie qui a précédé ces changements qui lui échappent. "*

Sûr qu'il ne sait pas grand-chose de son propre passé, de son père faux-écrivain, vrai-dealer, de sa mère tenancière de bars psychédéliques, de son grand-père, richissime médecin aux accointances nazies et franquistes. Sa vie bascule lorsqu'il croise la route d'un énigmatique et maléfique vieillard, Jorge Baker, dans lequel il reconnaît le " Messenger d'Alger " que sa grand-mère recevait toujours seule. Ce dernier, antiquaire, lui démontrera que la mémoire peut être aussi le lieu de bien d'enjeux, de trafics, de liftings ou de gommages. Tout cela sur une île, où la démocratie n'offre qu'un minimum vital. In fine, un roman " politique " (la place de la mémoire dans le monde d'aujourd'hui) brodé d'images et de formules singulières, magiques, lucides et sensuelles qui se lit presque comme un polar métaphysique. *" Parfois je fais des incursions pour tâcher de savoir et je trouve quelqu'un qui se souvient d'un fragment du passé. Et j'habite ce fragment comme un fantôme... J'y habite comme habitent encore les ombres que j'ai connues je ne sais quand. "*

### **Pourrait-on dire que l'enfance est l'élément fondateur de votre écriture ?**

Dans mon enfance, trois choses ont contribué à ce que je devienne écrivain : la Bible, les aventures de Tintin et la complexité de la vie familiale. La famille, c'est un véritable roman, le monde est seulement accessoire. Mais, par-dessus tout, l'enfance est le territoire où s'inaugure la mémoire et la mémoire est le territoire où se fonde la fiction. Ce double sentiment des origines irradie un espace de plénitude. Lorsque nous sommes capables d'y entrer je parle comme écrivain on se sent heureux parce qu'on est à nouveau au complet, entier et ce bonheur, s'il est sincère, finit par se transformer en art.

### **L'enfant serait un agent secret dans le monde des adultes ?**

L'enfance est un monde où des songes étranges, fantastiques donnent parfois la mesure de la réalité ; une réalité éphémère et en même temps l'origine de ce que nous deviendrons. Cette image l'enfant comme agent secret dans le monde des adultes me plaît beaucoup. L'enfant croit que la vie est en dehors alors qu'il ne sait pas qu'elle est en lui et il veut la connaître à travers les pistes que lui laissent les protagonistes de cette vie qu'il imagine, si équivoque et mystérieuse. Effectivement, il est l'agent secret d'une nation qui se dissipe, l'enfance.

### **Le fait de naître sur une île a-t-il été déterminant pour vous ?**

Nous, les insulaires, sommes unis par une même frontière, la mer et une vie qui oscille entre le trafic d'un port maritime et la quiétude de l'intérieur. Je suis né en 1956 sur une île, Mallorca, qui a déterminé ma conception du monde. J'ai étudié dans un collège de Jésuites, ensuite le droit à l'Université de Barcelone. Mais je l'ai vite considéré comme incompatible avec la littérature. Aujourd'hui, j'exerce en tant que bibliothécaire le matin et collabore régulièrement avec la presse. Et jamais je ne pense à Borges quand je vais travailler ! plutôt à des aventuriers-navigateurs comme Larbaud, Brauquier, Cendras ou Kavvadias. Ma littérature est la littérature qui se fait en

Europe, quoiqu'à l'intérieur d'une double tradition, la catalane (qui est seulement littéraire : la poésie du XXe siècle) et l'espagnole (plus spirituelle que littéraire). Mais être insulaire est une affaire plus complexe. J'aime dire que cela m'a aidé d'être né sur une île qui était une escale d'artistes et de personnages pittoresques. J'ai pu entendre différentes langues et j'ai pu écouter la musique de mon époque au même moment qu'à Londres. Cela a contribué, je suppose, à ce que ma formation littéraire soit plus cosmopolite que celle des autres écrivains espagnols de ma génération. *Le Messenger d'Alger*, par exemple, est plus près du ton narratif de *In the mood for love* ou de *2046* de Wong Kar-Wai, que de la majeure partie des romanciers espagnols de ma génération.

Mais je vis à Mallorca comme je pourrais vivre dans la Trieste austro-hongroise. Seule la lumière change. J'ai grandi dans une ville où il était normal de rencontrer à la même terrasse Robert Graves ou Joan Miró. Où les Anglais venaient vivre. Où les pieds-noirs s'installaient après l'indépendance de l'Algérie. Où mes parents pouvaient croiser Yeats dans la rue. Cela construit une identité.

### **Comment êtes-vous arrivé à écrire ces deux ouvrages, quasiment en même temps ?**

*Parle-moi du troisième homme* me traversa l'esprit comme un éclair pendant que j'écrivais *Le Messenger d'Alger*. Il fallait que je le mette de côté. Mais ce qui aurait pu être un problème ne le fut pas. Vous savez, j'ai débuté en écrivant des poésies, et je continue à le faire. J'aimerais être un poète qui écrit également des romans. Non, un romancier qui écrit des poèmes de temps à autre. Maintenant, mon huitième livre de poésie est sur le point de paraître. J'ai publié quatre romans et deux livres de nouvelles et je suis en train de commencer mon cinquième roman. Et je continue à écrire de tout : poèmes, nouvelles et romans avec la même intensité que s'il s'agissait de poésie. Beaucoup de temps de réflexion et peu d'écriture. Ceci fait partie de la mécanique interne du poème qui de plus offre une satisfaction immédiate. Mais dans un roman c'est épuisant.

### **Qu'est-ce qui rend *Le Messenger d'Alger* si musical ?**

C'est un roman et en même temps une bande sonore. Celle de ma vie, d'une certaine façon. Ce qui, je crois, lui donne un caractère de roman générationnel. La musique et les lectures de ce père hippie l'écrivain qui n'écrit pas sont quelques-unes des musiques et lectures de la fin de mon adolescence et du début de ma jeunesse. La musique étire le temps et te le rend, quand il est passé. Dans *Le Messenger*, elle m'a aidé à créer un texte hypnotique, qui transporterait le lecteur d'époque en époque comme un somnambule. Et les chansons sont chacune des personnages. Du Van Morrison d'" *Astral Week* " au Cohen de " *Famous Blue Raincoat* " ou *Traffic*, Sandy Dennis, John Martyn et Lou Reed. Précisément la chanson " *Street Hassle* " de Lou Reed, joue un rôle essentiel dans le rythme narratif de l'histoire.

### ***Le Messenger d'Alger* apparaît comme une métaphore, peut-être de l'histoire de l'Espagne...**

Oui, c'est une métaphore, mais pas de l'Espagne plutôt de l'homme occidental. *Le Messenger d'Alger* est, d'une certaine façon, un roman d'idées qui présente le monde comme un lieu qui s'achève, le crépuscule d'une civilisation et la foi en la vie comme utopie possible. Ainsi le vit le protagoniste. Cette sensation d'achèvement par la disparition des idées qui la nourrissent et l'absence d'autres idées nouvelles, éloignées du nihilisme contemporain se respire dans la trame du roman, de la même manière que la transformation de l'identité contemporaine en quelque chose d'inconnu.

### **Le mal très présent dans vos ouvrages peut-il être associé au franquisme ?**

Je n'utiliserais pas le terme de mal exactement. Il s'agit plutôt de mémoire de la guerre civile. Parce que le mal en soi ne m'intéresse pas. Par contre, la guerre civile, dans ces deux romans, se traite de façon différente de la manière dont elle a été traitée jusqu'à présent dans la littérature espagnole. Je modifie la conduite des personnages, ce qui a une incidence sur le déroulement de leur vie, sans pour autant traiter cela comme une tragédie sociale, ni comme un événement historique. Ces personnages savent jusqu'où ils peuvent aller avec leurs semblables ; de là le caractère glacial du *Messenger* ou le mystère, bien que saupoudré d'humour, de *Parle-moi du troisième homme*. Ils le savent et le taisent. Pour cela, la tension dialectique entre la mémoire et l'oubli, quand on a vécu une guerre, m'intéressait, mais aussi l'annulation de la mémoire comme particularité de la vie actuelle en Europe. Pour moi, il ne peut y avoir d'Europe, sans mémoire.

### **Pourquoi ?**

Je crois que nous vivons dans une société volatile où ceux qui détiennent la mémoire sont plus incommodés que nécessaire. À l'opposé du passé. Les vieux, par exemple. Ceux qui apparaissent dans le programme radio du *Messenger* et ces autres vieux qui meurent seuls dans l'été des villes, sont une métaphore de ce que je dis. Comme si la mémoire aujourd'hui était un fossile gênant, qui calcifierait la nécessité contemporaine d'accélération, d'où un besoin de maquiller la réalité. Au final, il y a une volonté de nous faire oublier le passé plus rapidement que ce que s'en charge la nature, on peut penser que sans passé nous ne sommes pas et si nous ne sommes pas, ils peuvent faire de nous n'importe quoi. Il nous est proposé un nouveau féodalisme qui se différencie du précédent parce qu'il est scientifique, alors que l'autre était seulement primaire.

### **Vous semblez percevoir le monde d'une manière à la fois amère et ironique...**

Le monde ? C'est du mauvais Shakespeare mêlé à du mauvais Molière, plus quelques valeurs esthétiques entre Disneyworld et le design postmoderne. La compétence de ses dirigeants est médiocre, pensez à Bush, à l'ex-Kgbiste Poutine ou à Blair, avec cet air heureux d'avoir été admis dans le club le plus sélect (en trompant les apparences). Des gens mauvais... Le pouvoir n'a pas pour habitude d'engendrer des vertus... Nous ne parlerons pas des horreurs comme Ahmadinejad. Il n'y a même pas de place pour l'ironie, seulement pour la fatalité du sarcasme.

Dominique Aussenac - Le matricule des anges Propos traduits par Martin Ochoa

[http://www.oike.com/lmda/din2/n\\_par.php?Idpa=MAT07639](http://www.oike.com/lmda/din2/n_par.php?Idpa=MAT07639)

## **Ecrivain grâce à Tintin**

*Romancier, poète, journaliste et bibliothécaire, José Carlos Llop vit à Majorque. Entretien avec le plus élégant des romanciers espagnols*

Quand il n'écrit pas, il lit. Et quand il ne lit pas, il nage. Romancier heureux, donc. C'est au fond ce qui manque à Saint-Germain-des-Prés: la mer. Bibliothécaire le matin, José Carlos Llop collabore à deux journaux, l'un de Palma, l'autre madrilène. Est-ce un hasard si «le Rapport Stein», envoûtant roman d'apprentissage qui vient de sortir en France, a pour décor une petite ville de bord de mer dans les années 1960? Une ville des Baléares où le narrateur, un jeune homme en pension chez les jésuites, est fasciné par un nouveau venu, Stein, qui va faire bientôt l'objet d'une enquête de la part de la police et de ses camarades. Roman autobiographique ? Llop ne dit pas non.



**Le Nouvel Observateur.** - Comment la littérature est-elle entrée dans votre vie ?

José Carlos Llop. - Mon père était militaire. Il était général d'état-major. Il n'était pas souvent là. Solitude et lecture, c'était mon enfance. Lui-même me lisait la Bible. C'était un grand lecteur. Et c'est la Bible qui m'a introduit au monde de la fiction. La prise de Jérusalem par les chrétiens, saint Jean de la Croix, tout cela a fertilisé mon imagination quand j'étais gosse. La Bible, et Tintin. Deux fois par an, mon père m'offrait un nouvel album. Mes personnages sont structurés comme ceux de Tintin. Je crois qu'il y a cet humour, dans mes livres, avec le sentiment de la perte, qui est pour moi un des thèmes les plus importants de la littérature.

**N. O.** - Quand avez-vous commencé à écrire ?

J. C. Llop. - Dès l'enfance. C'est un don, je crois. J'ai vraiment le sentiment, non pas d'avoir décidé de devenir poète, mais que la poésie l'a décidé pour moi. J'ai publié mon premier recueil à 20 ans. Au total, j'en ai écrit neuf.

**N. O.** - Comment passez-vous d'une écriture à une autre, poésie, roman, journal intime, chronique journalistique ?

**J.C. Llop.** - Mon Journal m'occupe beaucoup. Cinq volumes sont déjà parus. J'ai observé cependant que j'étais un diariste plus scrupuleux au siècle précédent. Alors que, maintenant que nous sommes passés au XXI<sup>e</sup>, je prends moins de notes. Ce n'est plus le siècle des journaux intimes !

**N. O.** - L'enfance du narrateur, dans «le Rapport Stein», c'est la vôtre ?

**J. C. Llop.** - Certainement. Pendant l'été 1993, j'ai eu l'idée de ce roman. Et j'ai vu la première phrase du livre, comme si elle s'écrivait sous mes yeux. Je n'ai rien écrit cet été-là, mais l'année suivante je me suis souvenu de cette phrase et la suite est venue exactement comme un poème, vers après vers. En douze jours, c'était fini. Je pensais avoir battu tous les records, mais je me suis souvenu que Stendhal avait écrit en un temps plus court encore, proportionnellement, «la Chartreuse de Parme», et au même âge. Ça m'a guéri de jouer les prétentieux ! En général, je passe beaucoup de temps à penser à un livre, j'aime qu'il mûrisse en moi, plusieurs années; mais écrire, ça ne prend pas beaucoup de temps. Quelques mois au plus. J'aime écrire dans la tension, l'urgence.

**N. O.** - Quels sont les grands écrivains qui vous ont marqué ?

**J. C. Llop.** - Toute la littérature est une grande conversation avec les auteurs du passé. C'est pourquoi il m'est difficile de savoir qui m'a influencé le plus. Proust, sans doute. Un de ces écrivains qui sont votre maison. Jouhandeau, même si je ne m'en sens pas aussi proche. La prose de Paul Morand, dans ses premiers livres surtout, est extraordinaire. Son Journal, en revanche, est irritant. J'aime Bruce Chatwin, Modiano, Pierre Mchon et ses «Vies minuscules». Henry James, T. S. Eliott. Poe, pour le mystère. En Espagne, Vila-Matas, qui est un ami, et Javier Marias. Ses expérimentations narratives sont passionnantes, à l'opposé du réalisme magique des sud-américains. Je pourrais citer aussi Llorenç Villalonga, un auteur de Majorque que j'aime beaucoup.

**N. O.** - Etes-vous attaché, vivant à Majorque, à cette idée de littérature insulaire ?

**J. C. Llop.** - Oui. Beaucoup d'écrivains ont séjourné à Majorque, Borges par exemple, mais leur vision n'est pas la même que la nôtre, qui vivons dans l'île. Le rock a beau coup compté aussi, qui a été apporté par les touristes, alors qu'il était interdit par Franco. Quand j'avais 18 ans, j'ai étudié

à Barcelone, mais je suis revenu. Je ne suis pas du genre à pouvoir vivre n'importe où, parce que mon seul univers serait la littérature. Comme Vila-Matas, par exemple. Vila-Matas aimerait sûrement se réfugier dans un monde uniquement littéraire, à la manière de Don Quichotte. Mais de même que la vie sans littérature n'est pas la vie, de même la littérature sans la vie n'est pas la littérature.

**N. O.** - Qu'est-ce qui vous touche chez Modiano ?

**J. C. Llop.** - Cette atmosphère, qui est semblable à celle de mes romans. Je n'écris pas sur la guerre civile, mais on peut sentir, derrière, que ça s'est produit. Et le sentiment de culpabilité, qui est issu de ces événements tragiques, est le même que l'Occupation a produit chez vous. Mélange de silence, de malaise, l'insoutenable poids du souvenir. C'est une période mythologique que nous avons vécue. Et les enfants que nous étions regardions cette période avec une fascination dont ni Modiano ni moi n'avons jamais pu totalement nous affranchir.

**N. O.** - Pouvez-vous décrire la pièce où vous écrivez ?

**J. C. Llop.** - Je travaille au dernier étage de ma maison, sur une table. J'ai des photos, des objets, des livres que je dois lire. J'ai écrit des années à la main. Jamais avec une machine. Mais j'ai maintenant un ordinateur portable. J'écris en silence, parfois avec un peu de musique, Bach, qui m'accompagne tout au long de la journée, le baroque aussi. Je prends des notes dans des cahiers que j'achète dans les villes où je voyage. J'ai une grande fenêtre avec une vue sur le château du Belvédère qui domine la ville, et les bois qui l'entourent.

**N. O.** - Une vie de jésuite, en somme !

**J.C. Llop.** - Ou d'aventurier. Imaginez-vous que j'ai sauvé la vie d'un de mes confrères écrivains, Rosetta Loy. Je l'ai rencontrée à Cognac, il y a deux ans, pour un festival de littérature. Nous étions dans le même hôtel. Le matin, j'ai senti une odeur de fumée : il y avait un incendie. J'ai appelé la réception mais on n'y parlait qu'en français. J'ai donc réveillé les écrivains. Rosetta est descendue comme une grande dame, très belle, dans sa tenue de nuit. Au fond, elle me doit la vie!

*Propos recueillis par Didier Jacob*

<http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20080723.BIB1745/ecrivain-grace-a-tintin.html>